



STALINE

Oleg Khlevniuk

Préface de Nicolas Werth

Belin:



STALINE

OLEG V. KHLEVNIUK
Staline

Préface de Nicolas Werth

Traduit de l'anglais par Evelyne Werth

Belin:

CONTEMPORAINES

Une nouvelle histoire
du temps présent

Collection dirigée
par **Denis Peschanski**
et **Henry Rousso**

Édition originale: *Stalin. New biography of a dictator* © 2015 by Oleg Khlevniuk. English translation copyright © 2015 by Yale University. Originally published by Yale University Press.

L'ensemble des photographies du cahier central proviennent des Archives d'État de Russie en histoire sociale et politique (RGASPI).

En couverture: Vasilii Surianinov, «Staline est notre barrière!», 1948 (affiche de propagande communiste, lithographie), Russian State Library © FineArtimages/Leemage.

Composition : Palimpseste

Le code de la propriété intellectuelle n'autorise que «les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective» [article L. 122-5]; il autorise également les courtes citations effectuées dans un but d'exemple ou d'illustration. En revanche «toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite» [article L. 122-4]. La loi 95-4 du 3 janvier 1994 a confié au C.F.C. (Centre français de l'exploitation du droit de copie, 20, rue des Grands Augustins, 75006 Paris), l'exclusivité de la gestion du droit de reprographie. Toute photocopie d'œuvres protégées, exécutée sans son accord préalable, constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

© Éditions Belin/Humensis, 2017

170 bis, boulevard du Montparnasse, 75680 Paris cedex 14

ISSN 2551-3621 – ISBN 978-2-7011-9912-2

PRÉFACE

Oleg Vitalievitch Khlevniuk est unanimement reconnu par la communauté des historiens travaillant sur l'histoire soviétique comme le plus éminent spécialiste russe du stalinisme. Tous ses ouvrages ont été traduits en anglais et publiés par les plus prestigieuses maisons d'édition universitaires¹. En France, cependant, il reste peu connu en dehors du petit milieu des soviétologues. Un seul de ses livres a été traduit en français, il y a plus de vingt ans². Dans cet ouvrage pionnier, Oleg Khlevniuk avait décortiqué, sur la base des archives, qui venaient tout juste d'être déclassifiées, de la plus haute instance du Parti communiste, le Bureau politique, les mécanismes de prise de décision dans le milieu étroit de la douzaine de dirigeants qui formaient le « premier cercle » du pouvoir. À travers l'étude minutieuse du fonctionnement du Bureau politique, il avait notamment montré comment Staline avait, en quelques années, transformé cet organe de direction collégiale en une institution chargée d'entériner formellement les décisions prises par le « Patron ». Cette recherche avait véritablement décapé les nombreuses strates d'approximations, d'erreurs factuelles, d'hypothèses hasardeuses reposant sur des

témoignages de seconde main sur lesquelles était alors fondée l'histoire des années 1930 en Union soviétique. L'ouvrage d'Oleg Khlevniuk avait mis à mal les deux versions « cano- niques » de l'histoire politique de ces années clés : la version d'un plan préétabli de liquidation de la vieille garde léniniste, un plan mis en œuvre par Staline dès le début des années trente, et dont la pièce centrale aurait été l'assassinat de Kirov, commandité par Staline³ ; mais aussi la version, diamétralement opposée, selon laquelle Staline n'aurait été qu'un « dictateur faible », constamment ballotté entre deux factions en lutte au sein du Bureau politique⁴.

Dans les années 2000, outre un ouvrage remarqué sur le Goulag⁵, Oleg Khlevniuk avait poursuivi, en collaboration avec Yoram Gorlitski, enseignant-chercheur à l'Université de Manchester, son analyse du fonctionnement du pouvoir stalinien cette fois pour les années d'après-guerre, une période beaucoup moins étudiée que les années 1930. Il avait notamment montré comment, derrière une unanimité de façade, marquée par le culte de Staline, le dictateur vieillissant avait, tout en réaffirmant sans relâche son pouvoir, habilement instrumentalisé les conflits latents qui surgissaient entre les héritiers à sa succession.

L'ouvrage que j'ai l'honneur de préfacer aujourd'hui reprend en partie, amplifie, développe et synthétise les principaux résultats d'une recherche commencée il y a vingt-cinq ans. Oleg Khlevniuk a opportunément choisi le genre biographique pour faire le point de ses travaux pionniers sur le fonctionnement de la dictature stalinienne. Il a construit, fort élégamment, cette biographie sur deux modes narratifs : des chapitres chronologiques « classiques » déroulant l'engagement révolutionnaire, le parcours et l'ascension politiques de Staline, depuis les années de formation de celui qui n'est encore que Iosif Djougachvili jusqu'à

l'apogée du culte du dictateur auréolé du prestige de la victoire de l'URSS contre le nazisme ; et des chapitres thématiques, plus resserrés, centrés sur ce qu'Oleg Khlevniuk appelle «le système de règles» de Staline ou, pour le dire autrement, les ressorts du système de gouvernance qu'il avait mis en place. Une attention toute particulière est portée aux «lieux» et «bastions» du pouvoir stalinien, un pouvoir qualifié de «néo-patrimonial», fondé sur la peur que le dictateur inspirait à ses principaux collaborateurs grâce au contrôle qu'il exerçait sur l'immense appareil de la Sécurité d'État ainsi que sur un interventionnisme tatillon dans toutes les affaires que Staline jugeait importantes et qu'il traitait dans un face-à-face avec tel ou tel responsable, court-circuitant les procédures bureaucratiques codifiées. Dans sa brillante analyse du mode de gouvernance stalinien, Khlevniuk insiste à juste titre sur le rôle central de la police politique, principal levier du pouvoir dictatorial de Staline. Mais il va bien plus loin dans l'analyse non seulement de l'ascendant que Staline exerçait sur ses collaborateurs, mais de la véritable terreur qu'il leur inspirait. Chaque haut dirigeant passait, au cours de sa carrière, par le même rituel en trois temps : humiliation, repentance, nouveau serment d'allégeance. Où se situait le dérèglement, ou plutôt la perversion des relations au sein des différents cercles du pouvoir ? À cette question, Khlevniuk aurait pu citer la réponse – ô combien éclairante – qu'avait donnée, en 1936, lors de son dernier voyage à l'étranger, Nikolai Boukharine, le plus constant opposant à Staline – exception faite de Trotski – à Fedor Dan, le leader menchevique en exil, qui l'interrogeait sur la fascination qu'exerçait Staline sur les dirigeants bolcheviques. À son interlocuteur, qui lui demandait pourquoi il continuait de faire confiance à celui dont il parlait

avec peur et aversion, celui qu'il venait lui-même de qualifier de «petit homme mauvais» et de «démon», Boukharine répondit : «Vous ne comprenez pas, ce n'est pas à lui que nous faisons confiance, c'est à l'homme auquel le Parti fait confiance. Je ne sais pas comment c'est arrivé, mais c'est ainsi. Il est devenu le symbole du Parti. Les petites gens, les ouvriers, le peuple lui font confiance, c'est peut-être notre faute, mais c'est ainsi, et c'est pourquoi nous entrons tous, les uns derrière les autres, dans sa gueule ouverte, en sachant tous qu'il va nous dévorer. Et lui le sait parfaitement, et il n'a plus qu'à attendre le moment qui lui conviendra pour le faire⁶.»

Parmi les autres chapitres thématiques, on mentionnera celui – particulièrement inspiré et novateur – consacré aux lectures de Staline, à sa vision, «binaire et manichéenne» du monde, à celle aussi, sommaire et superficielle, de la vie quotidienne des Soviétiques, entrevue à travers le prisme des rares lettres (sur les dizaines de milliers qui lui étaient adressées chaque année) que ses collaborateurs déposaient, au terme d'un long processus de filtrage, sur son bureau ou de ses fugaces et exceptionnels contacts directs avec les «citoyens soviétiques ordinaires».

Si l'on en vient maintenant aux chapitres plus «classiques» déroulant le parcours politique de Staline, on notera que, sur un grand nombre de points, ils renouvellent profondément l'état des connaissances : ainsi, sur les rapports entre Lénine et Staline, beaucoup plus proches qu'on a pu le dire notamment durant les années décisives de la révolution et de la guerre civile ; sur l'importance du «tournant» de janvier-février 1928, marqué par «l'expédition» de Staline en Sibérie, qui marque l'abandon de la NEP et le prélude au «Grand Tournant» de la fin de l'année 1929 ; sur la responsabilité directe de Staline dans l'amplification volontaire de la famine

en Ukraine à partir de l'automne 1932; ou encore sur son rôle moteur (longtemps attribué à Nikolaï Iejov, le chef du NKVD) dans l'organisation et la planification des « opérations répressives secrètes de masse » de la Grande Terreur de 1937-1938, conçues comme une sorte de frappe préventive prophylactique visant à éliminer tous les éléments potentiels d'une « cinquième colonne de diversionnistes et d'espions » dans la perspective d'une guerre jugée par Staline désormais inévitable. Particulièrement novatrices sont les pages qu'Oleg Khlevniuk consacre au désarroi de Staline dans les premiers jours ayant suivi l'invasion allemande de l'URSS, le 22 juin 1941, et à l'attitude de ses plus proches collaborateurs qui profitent de cet épisode pour tenter de rééquilibrer les pouvoirs au plus haut niveau du Parti-État. L'analyse des rapports entre Staline et le haut commandement soviétique durant la guerre est aussi très convaincante, grâce à l'exploitation, ici comme dans l'ensemble de l'ouvrage, d'un corpus inédit d'archives. Le dernier chapitre, sur les années d'après-guerre, comporte, à côté de développements plus convenus sur des sujets incontournables comme la campagne « anticosmopolite » ou « l'Affaire des médecins », plusieurs « morceaux de bravoure » sur des sujets moins connus tels que la réforme monétaire de 1947, formidable révélateur du fonctionnement du système politico-économique et des mécanismes complexes d'adaptation de la société soviétique aux pénuries endémiques; les relations sino-soviétiques et le voyage de Mao en URSS (décembre 1949-février 1950) ou encore l'implication soviétique dans la guerre de Corée.

Maîtrisant mieux que quiconque l'immense documentation archivistique aujourd'hui disponible, armé d'un sens critique aiguisé, Oleg Khlevniuk n'en est pas moins un historien résolument engagé contre toutes les tentatives de réviser l'histoire et de présenter Staline en « manager efficace » qui a su

«moderniser» son pays et lui a permis de gagner la guerre contre le nazisme. Le livre d'Oleg Khlevniuk dresse un bilan accablant des erreurs monumentales de Staline à la veille et durant la Seconde Guerre mondiale, erreurs qui ont entraîné la perte de millions de Soviétiques : soldats capturés par l'ennemi à la suite d'ordres aberrants, sur le plan militaire, donnés par Staline, surtout au début de la guerre, civils pris au piège d'une occupation cruelle, par les nazis, d'immenses territoires. Il démolit le mythe, complaisamment véhiculé dans la Russie d'aujourd'hui, d'un certain bien-être matériel sous Staline. À cet égard, les données sur le niveau de vie des Soviétiques au début des années 1950 que présente Oleg Khlevniuk sont sans appel : le citoyen soviétique ordinaire libre se nourrissait aussi mal que le détenu du Goulag ! Et que dire du bilan humain de la dictature stalinienne ? Plus de vingt-six millions de Soviétiques ont, entre la fin des années 1920 et le début des années 1950, connu le camp ou la déportation. Plus d'un million ont été exécutés à la suite d'une condamnation prononcée par une instance extrajudiciaire dépendant de la police politique ou des tribunaux militaires. Et si l'on prend en considération toutes les formes de répression ou de discrimination (expulsion du domicile, mobilisation ou réquisition sur des chantiers lointains et dangereux, exil, assignation à résidence dans des localités isolées situées dans les régions les plus inhospitalières du pays, etc.), elles ont frappé encore plusieurs dizaines de millions de personnes. Dans ses grands traits, l'horreur du régime stalinien était connue. À travers cette nouvelle biographie du dictateur, fondée sur une masse impressionnante de documents passés au crible de la critique historique, le lecteur d'Oleg Khlevniuk comprendra mieux les ressorts internes du stalinisme.

Nicolas Werth

AVANT-PROPOS

Cela fait plus de vingt ans que je me consacre à l'étude de Staline et des mécanismes qui ont sous-tendu son action. Une action qui aboutit à la destruction de millions de vies humaines. Malgré le caractère éprouvant, sur le plan émotionnel, de ce travail, je m'y suis tenu avec constance. Les revirements de l'histoire récente en Russie et la contamination des esprits par divers mythes sur un « autre » Staline – un Staline dont le style de gouvernance serait un modèle à suivre – ont donné à mes recherches une dimension qui dépasse le cadre d'un simple travail académique.

On ne compte plus le nombre d'ouvrages consacrés à Staline et à son temps. Les spécialistes du stalinisme eux-mêmes reconnaissent ne pas en avoir lu la moitié. On y trouve des recherches sérieuses, méticuleuses et documentées aussi bien que des écrits rédigés à la va-vite, bricolés à partir d'anecdotes, de rumeurs, voire d'histoires inventées de toutes pièces. Ces deux genres – recherches historiques et divagations pseudo-intellectuelles (ces dernières généralement prostaliniennes) – trouvent rarement un point de convergence et leurs auteurs ont depuis longtemps renoncé à toute ébauche de dialogue.

Les biographies savantes de Staline ont suivi la même évolution que l'historiographie de la période soviétique en général. Je tiens en haute estime un certain nombre d'ouvrages désormais classiques écrits à une époque où les archives soviétiques restaient inaccessibles. Ceux de Adam Ulam et de Robert Tucker¹ en particulier se distinguent par leur qualité. Dans les années 1970, les historiens de la période stalinienne travaillaient selon les mêmes méthodes que leurs collègues antiquisants : disposant d'un nombre très restreint de sources, ils devaient en extraire le maximum d'informations. Le manque de documents les incitait à exploiter avec soin et avec un sens critique aiguisé toutes les sources disponibles et il en résultait des extrapolations pleines d'élégance et de sens. Les conditions de travail des historiens furent bouleversées de fond en comble au début des années 1990 avec l'ouverture des archives soviétiques. Un flot de documents submergea littéralement le monde de la recherche historique. Après un temps de décantation, parurent de nouveaux travaux – y compris des biographies documentées de Staline et des recherches approfondies sur le système politique qu'il avait mis en place – s'appuyant sur ce nouveau matériau archivistique, signe que les historiens avaient commencé à maîtriser ce flux d'information².

Un nouveau genre biographique apparut qu'on pourrait qualifier « d'exposé archivistique ». Dimitri Volkogonov, un ancien cadre communiste qui allait devenir l'un des acteurs importants de la *perestroïka*, fut le pionnier de ce genre. On peut citer, au même titre, le dramaturge russe Edouard Radzinski et l'écrivain britannique Simon Sebag Montefiore³. Ce genre se caractérise par l'exploitation d'un très large éventail de sources – archives mais aussi très nombreux « Mémoires ». Les auteurs de ces ouvrages sont enclins à privilégier les sources personnelles aux dépens des statistiques

jugées trop « sèches » et des rapports administratifs. Si le recours fréquents aux Mémoires – dont certains de seconde main – permet de rendre la lecture de ces travaux, relevés de portraits piquants, assez attrayante, ceux-ci sont souvent d'une véracité douteuse. Une lecture superficielle des documents d'archives, en outre, peut conduire à une médiocre contextualisation historique. Néanmoins, pour de nombreux lecteurs, ce type de biographies a largement contribué à façonner une nouvelle image de Staline.

Dans la Russie d'aujourd'hui, on assiste à l'émergence d'un autre genre : l'apologie pseudo-scientifique. Un nombre impressionnant d'auteurs, mus par les motivations les plus diverses, contribue à l'élaboration d'une mythologie stalinienne. Leur manque de connaissances les plus élémentaires n'a d'égal que leur audace à asséner des vérités sans fondement. Leurs écrits apologétiques citent des « sources » fabriquées de toutes pièces ou dénaturent sans vergogne des documents authentiques. L'impact de cet assaut idéologique sur l'esprit des lecteurs est d'autant plus fort et pernicieux qu'il survient sur fond d'injustices sociales et de corruption qui gangrènent la société russe d'aujourd'hui. Quand le présent n'a plus rien de bon à offrir, les citoyens sont davantage enclins à idéaliser le passé.

Les apologistes de Staline n'essaient plus, comme par le passé, de nier les crimes du régime stalinien ; ils ont recours à une réécriture plus subtile de l'Histoire. Selon leur interprétation, les répressions massives auraient été menées par des responsables de second plan, chefs régionaux de la police politique ou secrétaires des comités régionaux du Parti. Ceux-ci auraient soi-disant « dissimulé » leurs exactions à Staline et auraient été les véritables instigateurs de la violence de masse. Quant aux plus cyniques des staliniens d'aujourd'hui, ils adoptent une autre stratégie, affirmant que la terreur était

parfaitement justifiée et que les millions de victimes de Staline étaient bel et bien des «ennemis du peuple».

De nombreux staliniens russes d'aujourd'hui trouvent commode d'invoquer des théories développées par certains historiens occidentaux pour lesquels la terreur se serait développée spontanément, sans que Staline ait été directement impliqué. Pour eux, Staline fut un «dictateur faible». Loin de moi l'intention d'accuser mes collègues occidentaux d'une fâcheuse tendance à exonérer Staline. Ils ne portent pas plus la responsabilité des combats politiques dans la Russie d'aujourd'hui que Marx celle de la révolution bolchevique d'octobre 1917. Néanmoins, les historiens devraient être conscients du fait que leurs conclusions peuvent avoir de troublants échos.

L'une des formes d'apologie de Staline largement répandues dans les milieux intellectuels et politiques russes consiste à avancer l'idée, relativement anodine, d'un «stalinisme modernisateur». Tout en reconnaissant, formellement, le nombre incalculable de victimes de la terreur stalinienne et le lourd tribut payé par la société à la politique du «Grand Tournant», cette vision présente le stalinisme comme un régime qui s'est attelé à la tâche indispensable de moderniser la Russie et de la préparer à la guerre. Ces postulats masquent mal, toutefois, un parti pris profondément enraciné dans la conscience sociale russe, selon lequel les intérêts de l'État priment sur toute autre considération, l'individu ne comptant pas et le cours de l'Histoire étant régi par des lois supérieures. Conformément à ce paradigme, Staline était l'expression d'une «nécessité historique objective». Ses méthodes étaient certes regrettables, mais nécessaires et efficaces. Le cours de l'Histoire est inévitablement maculé de sang.

On ne peut nier que les spécificités de l'histoire russe ont contribué à établir un pont entre bolchevisme et stalinisme.

Un État fort aux traditions autoritaires, la faiblesse de la propriété privée et une société civile balbutiante, ainsi qu'une force colossale d'expansion à l'origine, entre autres, de la création de l'archipel du Goulag, firent le lit du système stalinien. Mais faire de ces facteurs les éléments constitutifs d'une «voie russe» conduit à justifier la théorie d'un «stalinisme inévitable». Les partisans de cette théorie ne s'attachent pas à l'étude des faits, ils préfèrent recycler les interprétations staliennes de l'histoire soviétique en les agrémentant – parfois, mais pas toujours – de quelques réflexions nouvelles. Ils écartent, sans états d'âme, la question du prix de cette «modernisation» et des victoires militaires. Ils nient l'existence de voies alternatives de développement. Ils occultent le fait que Staline lui-même, quand il se trouvait confronté à une situation de crise ou à un désastre, n'hésitait pas à assouplir, pour un temps du moins, sa politique, démontrant ainsi que même dans le cadre du stalinisme, il existait de multiples autres voies et options. Ces historiens ne tentent même pas d'expliquer en quoi l'exécution de 750 000 personnes durant les seules années 1937-1938 contribua à atteindre l'objectif d'une prétendue «modernisation». Qui plus est, la théorie d'un stalinisme «modernisateur» élude la question de l'efficacité du système et de l'évaluation du propre rôle du dictateur dans le développement de l'Union soviétique depuis les années 1920 jusqu'au début des années 1950.

Réduire l'histoire à un impératif historique est la façon la moins productive de présenter le passé. Les historiens doivent travailler sur des faits, non coller des schémas ou faire des conjectures politiques. En travaillant à partir de documents, ils ne peuvent pas manquer de voir l'imbrication des facteurs objectifs et des personnalités ni de distinguer un événement conforme à un schéma habituel et un événement dû au hasard. Dans une dictature, le rôle des penchants personnels du

dictateur, de ses préjugés et des obsessions qui l'habitent se trouve amplifié. Quel meilleur outil que la biographie pour démêler ce nœud complexe ?

Le contexte sans âme, ou l'âme sans le contexte : tels sont les deux écueils qui guettent le biographe. J'ai tenté de relever le défi de tracer ma route entre ces écueils. Il m'est apparu qu'il était tout simplement impossible d'inclure dans cet ouvrage tous les événements significatifs de la période stalinienne. Il m'a fallu choisir, avec la plus grande rigueur, ce qui méritait d'être mentionné, sélectionner les faits et les événements qui pouvaient le mieux faire comprendre qui était Staline, son époque et le système qui porte son nom. Ce travail sélectif était d'autant plus nécessaire que de très nombreux nouveaux documents ont, au cours des vingt dernières années, permis de renouveler en profondeur notre connaissance de la période stalinienne.

Sur quelles sources principales me suis-je appuyé ?

Depuis l'ouverture des archives qui a suivi la chute de l'Union soviétique, les historiens sont aujourd'hui à même de consulter des documents originaux de première main. Par le passé, il leur fallait se frayer un chemin à la serpe à travers toutes les strates de documents officiels qui cachaient la réalité. Les discours et les écrits publiés de Staline lui-même illustrent parfaitement cette distorsion. La plupart des écrits de Staline furent publiés de son vivant, mais nous avons désormais la possibilité de travailler sur les originaux et de comparer ce qui a été réellement dit ou écrit avec la version officielle publiée. De plus, au corpus des discours publiés de Staline viennent aujourd'hui s'ajouter ceux qui n'ont jamais fait l'objet d'une publication. Parmi les sources les plus importantes, nous disposons des rapports émanant des organes gouvernementaux présidés par Staline en personne, comme les protocoles et les comptes-rendus sténographiques des réunions du Politburo

ainsi que les décrets promulgués, durant la guerre, par le Comité d'État à la Défense (GKO). Ces documents, d'une sécheresse toute bureaucratique, sont d'un extrême intérêt pour cerner la personnalité de Staline et comprendre son mode de gouvernement. Le dictateur consacrait une très grande partie de son temps à présider ces réunions au cours desquelles étaient prises des décisions capitales portant sa marque.

Par eux-mêmes, les ordres donnés par Staline n'offrent qu'une image partielle de la réalité. Pour quelle raison ont-ils été donnés ? À quelle logique et à quel motif répondaient-ils ? La correspondance – intermittente – de Staline avec ses collègues du Politburo, notamment à l'occasion des longs séjours que Staline faisait dans le sud de la Russie, ou pour galvaniser ses collègues de retour à Moscou, est, à bien des égards, encore plus éclairante. Cette correspondance fut particulièrement abondante et riche dans les années 1920 et dans la première moitié des années 1930, avant l'installation d'un réseau téléphonique. Bel exemple du service rendu aux historiens par la lenteur des progrès technologiques !

Après la guerre, avec l'amélioration des communications téléphoniques, et Staline tenant désormais bien en mains les rênes du pouvoir, il éprouva moins le besoin d'envoyer des lettres circonstanciées à ses collègues et à ses subordonnés. De courtes directives suffisaient. Pourtant, en dépit de leur caractère fragmentaire, les lettres de Staline constituent un corpus documentaire important. Elles sont, en outre, d'une lecture captivante. On peut y voir une sorte de testament laissé par le dictateur à la postérité⁴.

Les historiens ont pu également tirer une grande quantité d'informations des registres d'entrée des visiteurs dans le bureau de Staline au Kremlin⁵. Y sont consignés leur nom, ainsi que l'heure de leur arrivée et de leur départ du bureau, ce qui nous éclaire sur la façon dont Staline gérait son temps. Le

croisement avec d'autres sources (telles que les protocoles des réunions du Politburo) offre des indications précieuses sur les circonstances qui présidèrent à l'adoption de telle ou telle résolution. Néanmoins, ces registres, de même que la correspondance, ne reflètent qu'une partie seulement de l'activité de Staline. Ce dernier travaillait aussi, de temps en temps, dans le bâtiment du Comité central, où il disposait d'un autre bureau. Il recevait aussi des visiteurs dans son appartement du Kremlin ou bien dans l'une de ses nombreuses datchas des environs de Moscou ou sur le littoral de la mer Noire. Bien que nous sachions que les services responsables de la sécurité des dirigeants soviétiques consignaient les rendez-vous accordés par Staline dans son appartement du Kremlin, les chercheurs n'ont pas encore pu avoir accès à ces documents⁶. Rien n'indique l'existence d'un semblable archivage en ce qui concerne les visites que Staline recevait dans son bureau au Comité central ou dans les différentes datchas mises à sa disposition.

Tous ces registres étaient conservés par le Secrétariat de Staline et son service de sécurité personnel. Il y a de fortes raisons de croire que ces derniers jugèrent bon de garder en lieu sûr, pour leur usage personnel, les comptes-rendus de tous les déplacements de Staline, ainsi que les rapports du personnel de sécurité dans lesquels celui-ci signalait le moindre événement ou incident. Il va sans dire que ce matériau serait d'une valeur inestimable pour les biographes de Staline. Mais pour l'heure, aucune preuve fiable n'atteste l'existence de tels rapports.

La correspondance de Staline et le registre consignant les visites dans le bureau du Kremlin font partie des documents personnels de Staline, lesquels furent archivés sous sa férule et apparemment en ayant présente à l'esprit leur portée historique. De nombreux documents de cet ensemble portent l'annotation « Mes archives » ou « Mes archives personnelles ».

Outre ces archives personnelles, on trouve, dans différents centres archivistiques, une large gamme de documents ayant trait à Staline. Ceux-ci, et notamment les ouvrages de sa bibliothèque personnelle, annotés de sa main, sont conservés aux Archives centrales du Parti. Aujourd'hui, ces deux ensembles de documents ont été réunis pour former la «collection Staline» conservée aux archives d'État de Russie en histoire politique et sociale (RGASPI), héritières des archives centrales du Parti communiste. On y trouve des documents-clés sur lesquels se fondent les recherches historiques récentes sur Staline⁷.

Cependant, en dépit de son importance, le fonds Staline présente de notables lacunes. Il n'offre qu'une vue limitée du *modus vivendi et operandi* du dictateur. En premier lieu, il ne comprend pas l'énorme quantité d'écrits qui parvenaient quotidiennement sur le bureau de Staline. Il s'agit, pour l'essentiel, des milliers de lettres qui lui étaient adressées, de compilations statistiques, de dépêches diplomatiques, ainsi que des rapports et des résumés envoyés par les différents services de la Sécurité d'État. Faute d'avoir accès à ces documents, les historiens achoppent sur certaines questions : Staline était-il bien informé de ce qui se passait dans le pays ? Que savait-il réellement d'une question donnée ? À quelle logique obéissaient ses actions ? Les documents qui nous permettraient de répondre à ces questions n'ont pas été perdus. Ils se trouvent dans les archives présidentielles de la Fédération de Russie (APRF), anciennement archives du Politburo, où ils sont classés par ordre thématique⁸.

Lorsque j'écrivais ce livre, j'ai pu consulter quelques-uns de ces documents. Mais, pour l'heure, les archives présidentielles ne sont pas ouvertes largement à ceux qui mènent des recherches universitaires. Cependant, le fait même que ces dossiers existent nous laisse bon espoir.

Pour le biographe, les sources les plus séduisantes restent les journaux intimes et les recueils de souvenirs. Ceux-ci offrent une vision en quelque sorte en trois dimensions des événements et des personnes, ce que les documents officiels ne révèlent qu'au prix d'un laborieux exercice d'analyse. Ces comptes-rendus de première main permettent certes au biographe de remplir sa tâche en tenant compte de chaque détail, mais les historiens doivent garder à l'esprit les défauts et les faiblesses de ce type de sources. Les auteurs de Mémoires, même les plus sincères, sont rarement désintéressés. Ils s'embrouillent souvent dans les événements et les dates, voire mentent tout simplement. Dans les Mémoires de l'époque soviétique, ce défaut se trouve encore amplifié. D'après ce que nous savons, aucun membre du cercle rapproché de Staline n'a tenu de journal intime, ce qui nous prive de ce genre de source fourmillant de détails tel que le célèbre Journal de Goebbels qui a fait le bonheur des biographes de Hitler. Les Mémoires ne sont pas sans défauts non plus. Seules deux personnes proches de Staline ont laissé des souvenirs détaillés : Nikita Khrouchtchev et Anastase Mikoïan⁹. Alors que ces Mémoires représentent des contributions majeures, les deux hommes gardent le silence sur des sujets importants (comme leur participation aux répressions de masse); sur bien d'autres points, il apparaît qu'ils n'étaient tout simplement pas au courant. Au sein du cercle rapproché du dictateur, il était strictement de règle de n'avoir accès qu'à l'information nécessaire pour accomplir sa tâche. Dans le cas de Mikoïan, certains passages de ses Mémoires ont été revus et corrigés par son fils qui a retravaillé le manuscrit en vue de sa publication. Arbitrairement et sans le mentionner, contrairement à l'usage, le fils de Mikoïan a tout simplement inséré dans le texte dicté par son père ses propres réflexions et ajouts, soi-disant sur la base d'entretiens qu'il aurait eus par la suite avec lui¹⁰.

Nous disposons aussi de livres de souvenirs rédigés par des officiels soviétiques et étrangers, ainsi que par d'autres personnalités de premier plan, qui eurent – souvent de façon occasionnelle – des contacts avec Staline. Ces ouvrages apportent peu d'informations inédites sur sa vie. De plus, de nombreux Mémoires (par exemple ceux écrits par des maréchaux de l'Armée rouge) furent publiés durant la période soviétique et furent donc soumis à la censure (sans parler de l'autocensure).

La chute de l'URSS délia les langues de nombreuses personnes qui avaient croisé, un jour ou l'autre, la route de Staline. La liberté retrouvée favorisa la publication de nombreux livres de souvenirs écrits par les enfants ou les membres de la famille de hauts dirigeants soviétiques¹¹. Cette «littérature des enfants», comme l'appelle à juste titre l'historienne russe Elena Zoubkova, constitue un genre en soi. Les auteurs de ce type d'ouvrages sont principalement motivés par l'appât du gain et le besoin d'autojustification. Les œuvres qui en résultent n'ont pas grand intérêt¹².

De nombreux membres de la famille de Staline concoctèrent des histoires à dormir debout mêlant impressions personnelles et souvenirs imaginaires. Leurs considérations naïves sur la politique stalinienne ne démontrent finalement qu'une chose : les enfants n'avaient pas la moindre idée de ce que leurs pères avaient bien pu faire. Ce ne sont qu'informations de seconde main, rumeurs et ragots. Cette littérature perd toute valeur quand on sait à quel point les subalternes de Staline vivaient avec l'obsession du secret le plus strict. Ils ne pouvaient échapper à la surveillance implacable de la police politique et avaient en permanence peur de commettre un faux pas qui aurait pu leur être fatal. Difficile d'imaginer alors ce qui aurait pu les pousser à s'ouvrir aux membres de leur propre famille sachant ce que cela aurait pu leur coûter.

Dans ce livre, je me suis imposé de ne pas abuser des Mémoires, même si nombre d'entre eux contiennent des descriptions passionnantes et des anecdotes qui sauraient capter, à coup sûr, l'intérêt du lecteur. Me fixant pour règle la vérification scrupuleuse des sources, je me suis efforcé, avec la plus grande rigueur, de comparer le contenu de ces Mémoires avec d'autres matériaux, archivistiques en premier lieu. Aussi bien les Mémoires habituellement considérés comme dignes de foi car se tenant à un examen minutieux des faits que les Mémoires considérés comme peu fiables, et dont les erreurs et les falsifications, pour être prouvées, doivent être passées au crible d'autres sources. Je me suis aussi constitué ma propre « liste noire » de Mémoires. Je ne condamne pas les historiens qui ont cité abondamment ces textes, mais je me suis interdit de faire de même.

Ceci étant dit, l'historien qui écrit une biographie de Staline se trouve dans des conditions plutôt favorables. L'abondance de documents d'archives et de preuves rend possible un travail de longue durée, intensif et pour tout dire fructueux. Si des lacunes importantes subsistent et si de nombreuses archives restent difficiles d'accès, ces obstacles sont surmontables et il est maintenant possible d'écrire une biographie véritablement nouvelle. Les fonds d'archives récemment ouverts et accessibles nous ouvrent de nouvelles perspectives pour mieux comprendre à la fois l'homme et son époque.

Quelques mots pour conclure au sujet du format et de la structure de cette biographie. Du caractère contraignant du premier résultent les innovations de la seconde. Il m'a fallu renoncer à une étude détaillée et exhaustive et ne garder qu'un minimum de références et de notes, et donner la priorité aux citations, aux chiffres et aux faits. Les travaux remarquables de mes collègues sont loin d'avoir été tous mentionnés. Je les prie de m'en excuser. Je regrette d'avoir omis de mentionner

de nombreux faits et de nombreuses citations, mais je me réjouis pour le lecteur. Je sais trop quel découragement l'on peut ressentir devant des montagnes de documents.

Outre la taille modeste de cet ouvrage, sa structure, je l'espère, rendra la lecture plus aisée. Un chapitre chronologique conventionnel ne permet pas de présenter les deux strates interdépendantes de la biographie : la séquence sur les événements de la vie de Staline et les traits les plus saillants de sa personnalité, en même temps que le fonctionnement du système créé par l'homme. De cette difficulté est née l'idée de deux modes narratifs croisés, emboîtés à la façon des *matriochkas*. Le premier enchaînement examine la personnalité de Staline et son système de règles avec, en toile de fond, les derniers jours de sa vie ; le second, selon un déroulement chronologique plus conventionnel, suit les principales étapes de sa biographie. Au final, le livre peut se lire à deux niveaux. Le lecteur pourra, à son gré, se reposer sur l'auteur et suivre l'ordre qu'il lui présente ou bien prendre le livre séquence par séquence dans l'ordre qu'il souhaite. Je me suis efforcé de rendre les deux options également satisfaisantes.

Les lieux du pouvoir stalinien

1^{er} mars 1953. Datcha «proche», aux premières heures du jour. Le dernier repas des «Cinq».

Le samedi 28 février 1953, Joseph Staline invita quatre de ses plus anciens collaborateurs au Kremlin : Gueorgui Malenkov, Lavrentii Beria, Nikita Khrouchtchev et Nikolai Boulganine¹. Durant les six derniers mois de sa vie, Staline et ces quatre hommes formèrent ce qu'on a coutume d'appeler le «groupe des Cinq». Ces fidèles d'entre les fidèles se rendaient très régulièrement chez Staline. Les autres vieux compagnons du dictateur – Viatcheslav Molotov, Anastase Mikoïan et Kliment Vorochilov – étaient tombés en disgrâce et Staline ne voulait plus en entendre parler². S'entourer d'un groupe restreint d'hommes dévoués et leur confier la direction du pays était une pratique centrale du mode de gouvernance stalinien. Staline aimait désigner ces petits groupes par le nombre de leurs composants : les «Cinq» («*piatiorka*»), les «Six» («*chestiorka*»), les «Sept» («*semiorka*»), les Huit («*vosmiorka*»), les «Neuf» («*deviatka*»). Ces groupes informels détenaient l'autorité suprême, les affaires courantes incombant aux organes dirigeants du parti et aux institutions étatiques, c'est-à-dire à la bureaucratie. En répartissant le pouvoir entre structures formelles et informelles, le dictateur se donnait la possibilité de faire travailler une énorme machine bureaucratique aux multiples ramifications tout en conservant la main sur les véritables leviers du pouvoir. De surcroît, Staline changeait souvent la composition du groupe dirigeant. Son contrôle sur ce levier central était total et permanent, et chacun des membres du groupe devait rester à l'entière disposition du dictateur, prêt à répondre à tout moment à son appel pour une réunion ou un

entretien «entre amis». L'historien Yoram Gorlitski a qualifié ce style de gouvernance de «pouvoir néo-patrimonial³».

Le ressort premier de ce «pouvoir néo-patrimonial» tel que l'exerçait Staline sur ses collaborateurs les plus proches comme sur les hauts fonctionnaires de l'État soviétique résidait dans la peur que le dictateur inspirait. Tenant sous son emprise l'appareil de Sécurité d'État, Staline pouvait décréter d'arrêter n'importe qui à n'importe quel moment et faire sommairement exécuter cet individu. C'est d'ailleurs ce qu'il fit un nombre incalculable de fois. Tout le système de ce «pouvoir néo-patrimonial» stalinien était, en effet, fondé sur la terreur.

Les décisions les plus importantes étaient toujours prises au cours d'un face-à-face direct avec le dictateur. C'était, pour les hauts responsables, le moyen le plus rapide et le plus efficace d'atteindre les objectifs qui leur étaient assignés. Mais ceci exigeait qu'ils eussent accès aux lieux du pouvoir, lieux quasi sacro-saints à leurs yeux. Certains de ces lieux étaient plus auréolés de prestige que d'autres. Ainsi, il existait une sorte de hiérarchie tacite entre les différents lieux de pouvoir d'où le dictateur officiait. N'étaient admis dans ces lieux que les responsables les plus haut placés. Staline passa une partie importante de sa vie dans ces différents lieux de pouvoir. Chacun d'entre eux reflétait, à sa façon, un trait de sa personnalité ou un aspect de son mode de gouvernement dictatorial.

Le bureau de Staline au Kremlin était l'un de ces lieux, le premier et le plus officiel de tous. Cette pièce spacieuse, lambrissée de chêne, se divisait en deux parties: d'un côté se trouvait le bureau où travaillait Staline, de l'autre, une longue table de conférence. Une horloge à l'ancienne (dont il se servait pour vérifier la ponctualité de ses subalternes invités aux réunions) et un masque mortuaire de Lénine en plâtre, sous une cloche de verre posée sur une étagère, composaient tout le mobilier de la pièce. Aux murs trônaient les portraits

encadrés de Lénine et de Marx. Durant la guerre, on y ajouta ceux de deux grandes figures militaires de la Russie tsariste, Alexandre Souvorov et Mikhaïl Koutouzov. À ce détail près, le décor du bureau de Staline ne changea pas au fil des années. Pendant la guerre, l'abri anti-aérien spécialement construit dans le sous-sol du Kremlin contenait une réplique presque identique, quoique d'une dimension plus restreinte, de ce bureau : même mobilier, mêmes tableaux, mêmes rideaux (malgré l'absence de toute fenêtre⁴).

Sur une période de trente ans, environ trois mille visiteurs furent reçus dans le bureau de Staline au Kremlin⁵ : les plus proches collaborateurs du dictateur, bien sûr, s'y rendaient fréquemment, mais aussi les responsables des différents ministères, directeurs d'entreprise, personnalités du monde culturel, académiciens, hauts responsables de la Sécurité d'État ou de l'Armée, ainsi que des hôtes étrangers de marque. C'était de tous les lieux de pouvoir le plus accessible.

Le soir du 28 février 1953, Boulganine, Beria, Malenkov et Khrouchtchev, qui avaient été appelés à se rendre au Kremlin par Staline, n'entrèrent pas dans son bureau. Staline les conduisit immédiatement dans la salle de cinéma du Kremlin, un lieu beaucoup plus fermé. Cette salle, large de sept mètres cinquante et longue de dix-sept mètres, disposait de dix-sept sièges et avait été installée en 1934 à l'emplacement du jardin d'hiver où les tsars de Russie aimaient à se promener. Avant l'aménagement de cette salle, les dirigeants soviétiques assistaient aux projections cinématographiques soit à l'extérieur du Kremlin, dans le bâtiment de la Direction du cinéma, soit dans la salle du « petit Kremlin » où l'on avait coutume, autrefois, de projeter des films muet⁶. Staline aimait regarder des films avec ses collaborateurs ; d'ailleurs, peu à peu, ces projections se transformèrent en véritables séances de travail obligatoires. Grâce aux comptes-rendus détaillés rédigés par

Boris Choumiatskii (qui, par ailleurs, supervisait l'industrie du film soviétique), nous savons comment se déroulaient ces séances de cinéma dans les années 1934-1936⁷.

Choumiatskii apportait les films et notait les commentaires faits par Staline et ses collègues ainsi que les décisions prises à l'issue de la projection. Ses notes nous éclairent sur les types de comportement au sein du cercle rapproché de Staline et sur l'atmosphère qui régnait durant ces réunions. En règle générale, les séances débutaient tard dans la soirée et se prolongeaient jusqu'au petit matin. Staline était assis au premier rang, entouré des plus hauts dirigeants du parti. Les discussions étaient souvent vives à propos des films eux-mêmes ou des actualités, durant la projection et à l'issue de celle-ci. Staline prenait toujours la parole en premier ; ses remarques et ses instructions portaient sur le contenu du film lui-même, mais pas uniquement. Il pouvait aussi émettre des avis sur l'industrie cinématographique soviétique en général ou sur des questions idéologiques. Au cours de ces séances, il prenait aussi des décisions dans les domaines les plus divers, aussi bien sur des questions budgétaires, la publication d'articles de politique générale dans la presse soviétique que sur des questions d'ordre privé. Les réalisateurs étaient d'ailleurs parfois invités aux projections et tenaient de telles invitations pour un grand honneur. Staline pouvait les féliciter ou leur prodiguer des « conseils » pour « améliorer » leur film. D'après les notes tenues par Choumiatskii, il apparaît clairement que ces séances de cinéma au Kremlin n'étaient guère un moment de détente pour les participants. Il s'agissait de réunions informelles où l'on prenait des décisions sur la politique culturelle du régime. Avant et après les projections, Staline et ses collaborateurs discutaient aussi, très probablement, d'autres affaires d'État. Les comptes-rendus de Choumiatskii s'interrompent brutalement au début de l'année 1937, précisément au moment de

l'intensification des répressions dans le pays. Choumiatskii lui-même fut arrêté au début de l'année 1938 et exécuté peu de temps après. Les séances de projection se poursuivirent, mais nous ignorons presque totalement ce qu'il s'y passait. Vers la fin de la vie de Staline seuls ses plus proches collaborateurs étaient admis à ces projections au Kremlin. La réunion des « Cinq » du 28 février 1953 fut la dernière.

À l'issue des projections, Staline invitait souvent les participants à dîner dans sa datcha. Située dans la banlieue moscovite de Volynskoïe, cette datcha n'était qu'à quelques minutes de voiture du Kremlin. C'est pourquoi on la surnommait la « datcha proche » (*blijniaia datcha*). De temps en temps, le lieu du pouvoir changeait de place, s'installant tantôt dans l'une ou l'autre des datchas officielles autour de Moscou, tantôt dans le sud du pays, à Sotchi, où Staline faisait, chaque année, de très longs séjours. Mais la « datcha proche » occupait une place particulière. Elle se trouvait au centre de la vie du dictateur et de sa gouvernance.

La première datcha du site fut construite en 1933. Au moment où Staline s'y installe, d'importants bouleversements ébranlent sa vie. Une terrible famine, résultat de sa politique de collectivisation forcée, s'abat sur le pays au début des années 1930. Cette famine coïncide avec une tragédie personnelle : en novembre 1932, sa femme, Nadejda Allilouieva, se suicide⁸. Cet événement marque une rupture dans la vie de Staline.

Staline supervisa lui-même les nombreux travaux d'extension et de rénovation de la nouvelle datcha qui se transforma, au fil du temps, en une énorme bâtisse d'un style éclectique, lourd et prétentieux⁹. Toutes les pièces se ressemblaient et étaient « impersonnelles », se souvient Svetlana, la fille de Staline¹⁰. Le premier étage, auquel on accédait par un ascenseur, était rarement utilisé. La pièce préférée de Staline, vers la fin de sa vie, celle qu'on appelait la « petite salle à manger »,

était située au rez-de-chaussée. Cette pièce était spacieuse, meublée d'une table rectangulaire de trois mètres de long, d'un divan, d'un placard, d'un fauteuil flanqué d'une petite table sur laquelle était posé le téléphone, et d'une cheminée. Près de celle-ci, étaient suspendus à un crochet une paire de jumelles et un fusil de chasse. Un grand tapis recouvrait le sol. La pièce donnait accès à une véranda vitrée et à une terrasse. D'après les souvenirs de Svetlana, Staline dormait et travaillait dans cette pièce. Sur la grande table s'empilaient livres et papiers. En l'absence d'invités, Staline dînait seul en bout de table. Il gardait ses médicaments à portée de main, rangés dans le placard. Staline aimait rester assis au coin du feu et parfois demandait qu'on lui préparât des *chachlyks* (brochettes). C'est dans cette pièce qu'il aimait recevoir ses visiteurs; c'est aussi là qu'il mourut, terrassé par une attaque cérébrale.

Un parc de vingt-cinq hectares entourait la datcha. Staline veillait en personne à son entretien et supervisait également les activités de la ferme située sur le territoire du domaine. Il dessina lui-même les plans d'une orangerie et dirigea la plantation de pieds de vigne; il cultivait aussi ses propres pastèques et veillait à la bonne reproduction des poissons dans l'étang du parc. Quand la récolte de pastèques était abondante, il en envoyait une partie aux magasins moscovites. Sur le domaine, on élevait aussi des chevaux, des vaches, des poules, des canards et des abeilles. Comme en ont témoigné ses gardes du corps, Staline consacrait beaucoup de temps à s'occuper de la bonne marche des travaux du domaine et aucun détail – aussi infime fût-il – ne lui échappait. Les archives ont conservé des centaines d'instructions données par Staline au lieutenant-colonel P. V. Lozgatchev, intendant du domaine.

Ainsi, le 7 avril 1950: « a) commencez à repiquer les pastèques et les melons le 10 mai; b) à la mi-juillet, taillez les surgeons des pastèques et des melons. » 20 avril 1950: « plantez

tout le long de l'allée qui mène de la cuisine à l'étang une rangée de pins [...]. Semez du blé tous les 50 centimètres près de la maison principale et entre les pommiers près de l'étang, en allant vers le belvédère. Plantez aussi des haricots au même endroit [...]. Plantez des aubergines, du blé et des tomates le long de la clôture du jardin.»

Lozgatchev recevait ce genre d'instructions presque quotidiennement¹¹.

Au fond, Staline se comportait en maître d'un petit domaine qu'il préférait diriger lui-même, sans négliger le moindre détail, et sans en laisser le soin à ses subordonnés. C'est de la même façon patriarcale qu'il jugeait devoir conduire les affaires d'un « domaine » infiniment plus grand, l'Union soviétique.

Comme il le faisait pour son domaine, il consignait toutes les informations relatives aux ressources et aux réserves de l'État, notant chaque détail dans un carnet spécialement prévu à cet usage¹². Son désir de tout maîtriser le poussait à se plonger lui-même dans le détail des comptes-rendus des films qu'il regardait, des plans d'architecture qui lui étaient soumis, des caractéristiques techniques du matériel militaire et à décider, de la sorte, bien au-delà du champ de ses compétences. Ainsi, alla-t-il jusqu'à se préoccuper de la voirie moscovite : « Les gens disent que la place de l'Arbat [...] n'a pas encore été repavée (ou asphaltée). C'est un scandale ! Insistez autant qu'il le faut pour qu'on achève les travaux sur cette place¹³ ! »

Cette propension à vouloir façonner à son goût son cadre environnant se retrouve dans l'agencement intérieur de la datcha. Ainsi, Staline souhaita y disposer d'une vaste pièce servant de lieu de réunion : ce « hall » ne mesurait pas moins de cent cinquante mètres carrés. Une table de sept mètres de long en occupait le centre ; elle était posée sur un tapis de six mètres sur douze (cette surface – 72 m² – correspondait à l'espace de vie moyen de seize personnes selon les normes en

vigueur dans une ville soviétique en 1953, soit 4,5 mètres carrés par personne). Des fauteuils et des divans s'alignaient le long des murs. De temps en temps, Staline travaillait dans cette vaste pièce, assis à la table ou dans l'un des nombreux fauteuils. Mais la plupart du temps, cette pièce était réservée aux réunions et aux dîners de travail, plus festifs.

Un certain nombre de participants ont laissé des descriptions de ces dîners de travail qui avaient lieu très régulièrement et pouvaient se prolonger des heures durant, souvent bien au-delà de minuit et parfois jusqu'à l'aube. Ces repas étaient l'occasion de discuter des différentes affaires du pays et de prendre les décisions s'y afférant, mais pas exclusivement. Ils permettaient aussi à Staline de tenir à l'œil ses collaborateurs et de glaner des informations précieuses. Ces dîners étaient aussi pour lui l'occasion de se distraire. C'était d'ailleurs l'un des rares moments de détente qu'il s'offrait ; ils lui faisaient oublier son sentiment de solitude et à ce titre remplissaient une fonction importante. Comme l'écrivait Khrouchtchev : « Il se sentait si seul qu'il ne savait pas quoi faire de lui-même¹⁴. »

On buvait beaucoup au cours de ces soirées. L'âge avançant, Staline devait modérer sa consommation d'alcool, mais cela l'amusait de pousser les autres à s'enivrer et, une fois parvenu à ses fins, il se faisait un malin plaisir d'observer leur comportement. Tout était bon pour entraîner ses hôtes à boire : les toasts se succédaient à un rythme rapide et il était impossible, bien sûr, de refuser de vider son verre. « Si l'un des hôtes cherchait à s'esquiver alors qu'on venait de porter un toast, il se voyait infliger une amende : vider un verre supplémentaire, voire plusieurs¹⁵. » Invité à la datcha par Staline en janvier 1948, le politicien et écrivain yougoslave Milovan Djilas se souvient d'un jeu dont il avait été le témoin : « Chacun devait deviner combien de degrés en dessous de zéro il faisait à l'extérieur, puis, comme gage, vider un verre pour chaque degré manquant

[...] Je me souviens que Beria se trompa de trois degrés et déclara l'avoir fait exprès pour avoir plus de vodka¹⁶.»

L'alcool déliait les langues. «L'atmosphère de ces dîners était très libre. Les plaisanteries fusaient, la plupart salaces, et déclenchaient de gros éclats de rire¹⁷». On s'amusait aussi de façon moins grossière, plus «cultivée» pourrait-on dire. Parfois toute la compagnie chantait – chansons populaires et chants révolutionnaires. L'épouse d'Andrei Jdanov se souvient que Staline chantait aussi, mêlant sa voix posée de ténor au chœur¹⁸. Jdanov poussait la chansonnette pour agrémenter la soirée¹⁹, et Khrouchtchev de commenter : «Ce n'est que chez Staline que l'on pouvait se permettre ce genre de répertoire. Il n'aurait pas été possible de chanter cela ailleurs²⁰.» Pendant un certain temps il y eut un piano dans la grande pièce. Certains hôtes se souviennent avoir entendu Jdanov en jouer, sans préciser ni ce qu'il jouait, ni comment il jouait. Après la mort de Jdanov, en 1948, Staline voulut qu'on changeât le piano de pièce. La plupart du temps, on écoutait de la musique populaire russe ou de la musique classique sur un pathéphone. Staline possédait une impressionnante collection de disques – près de 2700 albums. De temps en temps aussi, on dansait. Toujours d'après les Souvenirs de Khrouchtchev, Mikoïan passait pour le meilleur danseur de la troupe. Les autres faisaient du mieux qu'ils pouvaient. Staline lui-même «marquait le rythme des pieds et des bras²¹.»

En ce 1^{er} mars 1953, aux premières heures du jour, la fête était finie. La soirée s'était passée sans histoires, en petit comité, limité aux collaborateurs en qui Staline avait le plus confiance. De cette époque, Khrouchtchev garde le souvenir de réunions quasi quotidiennes, le soir, chez Staline. Ces réunions autour d'une table, présidée par un Staline vieillissant, et plus tout à fait en possession de toutes ses facultés, n'étaient pas de tout repos pour les invités. Khrouchtchev le

souligne lui-même: «Nous étions censés remplir nos fonctions au poste auquel nous avons été nommés et en outre participer aux dîners donnés par Staline et y tenir un rôle comme les acteurs d'une pièce à seule fin de le divertir. Ce n'était pas précisément une partie de plaisir pour nous²².» Mais, loin de se plaindre, les collaborateurs de Staline faisaient preuve d'assiduité et assumaient leur rôle comme une preuve de leur intégration au groupe dirigeant. D'habitude ces réunions se terminaient au petit matin (vers cinq ou six heures, se souvient Khrouchtchev). La compagnie se séparait dans les meilleurs termes: «Staline était légèrement éméché et semblait particulièrement bien disposé envers chacun», raconte Khrouchtchev. Il reconduisait ses invités jusqu'au vestibule, «plaisantait beaucoup, faisait au revoir de la main; quant à moi, je me souviens qu'il m'enfonçait l'index dans le creux de l'estomac, en m'appelant Mikita, ce qui est la forme ukrainienne de mon nom. Il m'appelait toujours ainsi quand il était de bonne humeur [...] Nous aussi, nous étions tous d'excellente humeur en partant, quand rien de désagréable ne s'était produit durant le dîner, ce qui était loin d'être toujours le cas²³.»

Nous n'avons aucune raison de mettre en doute le récit de Khrouchtchev. De son côté, Dimitri Volkogonov prétend, sans plus de précisions, que Staline se montrait fréquemment irritable et même menaçant envers ses invités²⁴.

Staline pouvait autant faire preuve de gentillesse envers ses subordonnés que de dureté. Deux décennies durant, il mania la carotte et le bâton (ou pour reprendre une image russe, le knout et le pain d'épices, avec une nette prédilection pour le premier) pour garder sous son contrôle les membres de son équipe mais aussi les nombreux millions de citoyens soviétiques et, plus tard, l'ensemble du «camp socialiste».

Les spécialistes s'accordent, quasi unanimement, sur les influences doctrinales qui ont façonné l'homme, à savoir

l'autoritarisme et l'impérialisme russe, les traditions révolutionnaires européennes et le bolchevisme léniniste²⁵. Ces influences ne diminuent en rien la responsabilité personnelle de Staline dans l'instauration d'un système et d'une idéologie totalitaires sans pareils. Doctrines idéologiques et préjugés occupèrent une place fondamentale dans sa vie et déterminèrent nombre de ses décisions. Mais au lieu de les appliquer en les reproduisant passivement, Staline savait les adapter pour les mettre au service de sa propre dictature et de l'exercice d'un pouvoir sans limites. Sa personnalité marqua aussi de son sceau ses choix politiques. D'un tempérament cruel, il n'était pas enclin à la compassion. Face à un conflit politique, social ou économique, de toutes les solutions envisageables, il choisissait toujours la voie de la violence et de la terreur et les mettait en branle sans la moindre retenue. Comme beaucoup d'autres dictateurs, Staline faisait preuve d'obstination et se montrait inflexible. Faire une concession ou accepter un compromis n'était pas dans sa nature; il y voyait une atteinte au caractère sacré de son pouvoir. Il ne consentit à entreprendre quelques réformes – toujours à contrecœur et dans certaines limites – que sous la menace d'une crise socio-économique de grande ampleur mettant en péril la stabilité même du système. La violence, ressort principal du régime stalinien, se trouvait en permanence justifiée par un dogmatisme théorique.

Pour Staline, le système capitaliste était l'ennemi numéro 1. Son hostilité envers ce système était absolue. Il rejeta même les concessions – pourtant limitées – accordées par Lénine au secteur privé lors de la NEP (Nouvelle Politique Économique). À contrecœur, il autorisa l'introduction en URSS de quelques règles économiques de base du système capitaliste comme la circulation monétaire, l'application des lois du marché dans des limites précises et la propriété privée. Après la famine de 1932-1933 qui fit des millions de victimes parmi les paysans,

Staline accepta de réintroduire une certaine liberté des échanges et d'autoriser les paysans à vendre une petite partie du fruit de leur travail en dehors du cadre réglementé des fermes collectives et des fermes d'État. Mais il ne tarda pas à revenir à ses convictions premières, persuadé que les concessions octroyées sous la pression d'une situation économique catastrophique ne pouvaient être que temporaires ; que le mouvement viendrait à s'inverser et que l'économie socialiste réussirait à instaurer un système d'échanges d'où l'argent serait banni et où les gens travailleraient en fonction des besoins de l'État, recevant en contrepartie les biens dont ils avaient besoin ou plutôt dont l'État jugeait qu'ils avaient besoin.

Pour Staline, l'État fondé par les bolcheviks est souverain. L'individu est totalement, et de manière inconditionnelle, subordonné à l'État, le Parti et son dirigeant suprême en étant la plus haute émanation. Les intérêts privés ne sont pris en considération que dans la mesure où ils servent l'État, celui-ci s'arrogeant le droit de demander au citoyen n'importe quel sacrifice, y compris le sacrifice de sa vie. Quelles que soient les décisions prises et les actions entreprises, l'État, seul dépositaire de la Vérité et instrument du Progrès, a toujours raison. Toute mesure décidée par le régime l'est au nom d'un principe supérieur qui lui donne sa raison d'être. Erreurs et crimes d'État n'existent pas ; seule existe la nécessité historique, inéluctable. Quant aux souffrances endurées par le peuple, elles sont inhérentes à la construction d'une société nouvelle.

De tous les outils dont disposait l'État pour assujettir l'individu et éliminer toute revendication individuelle et sociale, le premier utilisé était celui de la « lutte des classes » contre des « ennemis » étrangers ou de l'intérieur. Staline déploya ses talents de stratège autant que ses talents d'idéologue dans la façon dont il mena ce combat, affirmant qu'avec la victoire

inéluctable du socialisme dans le monde, la lutte des classes irait en s'intensifiant. Cette « théorie » constituait d'ailleurs la pierre angulaire de son régime. Si elle permettait d'interpréter la réalité, la théorie de la lutte des classes était aussi un outil de propagande d'une extrême efficacité. Les décisions économiques et politiques inappropriées, les difficultés endurées par la population soviétique et les échecs militaires pouvaient tous être portés au compte d'un complot dirigé en sous-main par des ennemis. Également méthode de répression étatique, la théorie de la « lutte des classes » conféra à la terreur la dimension d'une véritable guerre tant par son ampleur que par sa brutalité. Le dictateur y gagna la réputation d'avoir créé l'une des plus puissantes et des plus impitoyables machines à broyer les hommes jamais inventées dans l'histoire de l'humanité.

Concilier le dogme marxiste et bolchevique léniniste avec l'impérialisme d'une grande puissance n'embarrassait nullement Staline. En novembre 1937, il déclara à ses collaborateurs :

On peut reprocher beaucoup de choses aux tsars de Russie. Ils ont ruiné leur peuple, mené des guerres pour s'accaparer des territoires au bénéfice des grands propriétaires fonciers. Mais il faut reconnaître à leur actif qu'ils ont fondé un puissant État qui s'étend jusqu'au Kamtchatka. Nous sommes les héritiers de ce grand État. Et pour la première fois dans l'Histoire, nous, les bolcheviks, avons rassemblé et consolidé cet État pour en faire un État unique et indivisible [...] au service des ouvriers²⁶.

Ces paroles sont d'autant plus significatives qu'elles ont été prononcées au cours d'un dîner célébrant le 20^e anniversaire de la révolution d'octobre 1917, principale fête soviétique. Sur la scène internationale, par sa politique d'expansion territoriale, Staline se situait en effet dans la lignée des tsars de Russie. Seul l'enrobage idéologique différait. À la veille de la conférence de Potsdam, en 1945, à la gare de Berlin, l'ambassadeur des États-Unis en URSS, Averell Harriman, demanda

à Staline ce que cela lui faisait d'entrer dans la ville en vainqueur du Reich vaincu. Staline lui répondit : « Le tsar Alexandre I^{er} est bien allé jusqu'à Paris²⁷. » À cette différence près que Staline surpassait les tsars. L'Empire soviétique étendait désormais sa sphère d'influence jusqu'en Europe et en Asie et englobait d'immenses territoires de ces deux continents. L'URSS était devenue, sous Staline, l'une des deux superpuissances mondiales.

En ce jour du 28 février 1953, après avoir pris congé de ses invités pour la dernière fois, à quoi pensait Staline ? Revoyait-il défiler tous ses moments de triomphe ? Ou bien les épisodes de son enfance, de sa jeunesse, de l'époque révolutionnaire ? Pour Staline comme pour ses camarades de combat, la vie se divisait en deux périodes : la vie avant la révolution, et celle d'après. Chronologiquement, comme sur le plan des idées, ces deux périodes correspondent à peu près également aux deux parties de sa vie. Staline vécut soixante-quatorze ans, et sur les trente-huit premières années de sa vie, il en consacra vingt à préparer la révolution.



Avant la révolution

Selon sa biographie soviétique officielle, Staline est né en 1879. En fait, Iosif Djougachvili est né un an plus tôt. Staline savait bien sûr quand et où il était né : dans la petite ville géorgienne de Gori, quelque part aux confins du vaste Empire russe. Un registre paroissial de Gori (archives personnelles de Staline) donne la date exacte de sa naissance : le 6 décembre 1878 – date que l’on retrouve dans d’autres documents comme son diplôme de l’école religieuse de Gori. Dans un formulaire rempli en 1920, son année de naissance est encore 1878. Mais très vite, apparaît la date de 1879 dans les documents remplis par ses divers collaborateurs, et c’est cette date qui sera adoptée dans toutes les encyclopédies et ouvrages de référence. Une fois le dictateur solidement installé au sommet du pouvoir, une grande cérémonie fut organisée en l’honneur de son cinquantième anniversaire, le 21 décembre 1929. La confusion planait non seulement sur l’année, mais aussi sur le jour de sa naissance : 9 décembre (selon l’ancien calendrier) au lieu du 6 décembre. Les historiens ne se penchèrent sur cette étrange imprécision qu’à partir de 1990¹ et n’en ont, à

ce jour, toujours pas percé les raisons. Une chose est claire cependant : dans les années 1920, Staline décida de se rajeunir d'un an.

De nombreuses légendes entourent les liens de parenté de Staline. Les amateurs d'histoire romanesque prétendent que Iosif était le fils illégitime d'un riche marchand, d'un grand industriel, d'un prince, et même de l'empereur Alexandre III qui, de passage à Tiflis, aurait été servi par une jeune et belle Géorgienne, la mère de Iosif. La réalité est plus prosaïque. Iosif vit le jour dans une humble famille géorgienne. Sa mère, Ekaterina ou Kéké Geladze, fille de serf, était née en 1856. En 1864, au lendemain de l'abolition du servage, la famille de cette dernière s'installa à Gori où, à l'âge de dix-huit ans, elle fut mariée au cordonnier Besarionis ou « Beso » (Vissarion en russe) Djougachvili, de six ans son aîné. Leurs deux premiers enfants moururent en bas âge ; Iosif, surnommé Sosso était le troisième².

Peu de documents nous sont parvenus sur les années de jeunesse de Staline. La principale source d'information dont nous disposons provient de Mémoires écrits alors que Staline occupait déjà les plus hautes fonctions. À leur lecture, même un lecteur naïf et dépourvu d'esprit critique se rendra compte que leurs auteurs dépeignent l'enfance et la jeunesse du futur dictateur et non les premières années de Iosif Djougachvili. Le défaut commun à nombre de biographies – privilégier, en en exagérant la portée, certains détails au détriment d'autres – est ici poussé jusqu'à la caricature. En fonction de l'orientation politique de leur auteur, l'accent est mis soit sur les vertus et les qualités de chef du petit Iosif, soit sur sa cruauté innée et son déséquilibre mental. Mais, comme l'a montré Ronald Grigor Suny, tenter de retrouver les traits particuliers du futur dictateur dans l'enfant qu'était Iosif Djougachvili, est une entreprise éminemment douteuse.

Il est communément admis que Iosif a connu une enfance difficile. Maltraité et battu par un père ivrogne, soumis à des privations matérielles, l'enfant se serait aigri et serait devenu brutal et vindicatif. Mais nous disposons de nombreux documents qui nous brossent un tableau très différent. Par beaucoup d'aspects, Staline eut une enfance ordinaire et même confortable. Comme l'atteste un certain nombre de sources, son père était non seulement un artisan qualifié, mais il lisait aussi le géorgien et parlait plusieurs langues, dont le russe. Sa mère avait reçu son éducation à la maison et savait aussi lire et écrire en géorgien. Étant donné le niveau très bas d'alphabétisation dans le pays à l'époque, ceci est la marque d'une appartenance sociale qui distinguait certainement la famille par rapport à son milieu. Durant les premières années de Iosif, son père Besarionis ne manqua pas d'ouvrage, ce qui mettait sa famille à l'abri du besoin³.

Plus tard, quand Besarionis se mit à boire avant d'abandonner femme et enfant, les responsabilités familiales et notamment la charge de l'éducation de Iosif retombèrent sur les épaules maternelles. Ekaterina était une femme de caractère, dure à la tâche, et elle parvint à apprendre le métier de couturière. Enfant unique (détail qui aura son importance), Sosso, à la différence d'autres enfants de son âge, n'eut pas à gagner sa vie et put aller à l'école. Dans une lettre écrite en 1950 par l'un des amis d'enfance de Staline dans laquelle il demandait au dictateur que soit organisée une réunion en souvenir du bon vieux temps passé, on peut lire : « En 1894, quand tu as terminé l'école de théologie, je finissais l'école municipale de Gori. La même année, tu as été admis au séminaire de théologie de Tiflis, mais moi je n'ai pas pu poursuivre mes études car mes parents avaient huit enfants, nous étions pauvres et nous devons les aider⁴. » La mère de Iosif rêvait d'une promotion sociale pour son fils : en faire un prêtre. Elle

travaila avec opiniâtreté pour que son rêve se réalise et fit tout son possible pour permettre à son fils de poursuivre ses études.

Une telle soif de promotion sociale était-elle conciliable avec une enfance sombre et misérable ?

Bien sûr, la discorde régnait dans la famille, et le père, ivre, usait souvent de ses poings. Sosso était battu, semble-t-il, par ses deux parents. Mais comme Grigor Suny le remarque très justement, nous ne savons pas si la violence au sein de la famille Djougachvili était un phénomène répandu dans ce milieu social, ni si la perception du monde de Sosso en fut marquée durablement⁵.

L'enfance et l'adolescence de Staline semblent avoir été parfaitement typiques du milieu d'où il était issu – le monde des artisans et boutiquiers, pauvres certes, mais non pas dénués de tout, dans une petite ville des confins de l'Empire russe. Dans cet univers, des mœurs frustes coexistaient bien souvent avec des traditions d'entraide entre voisins et des périodes de relatif bien-être succédaient aux périodes difficiles. Les enfants pouvaient être élevés à la dure, voire subir des châtiments cruels, et en même temps être entourés d'affection et traités avec indulgence. Sosso Djougachvili fit l'expérience du bon comme du mauvais – la dureté du père étant compensée par l'affection sans bornes de la mère. Les difficultés financières de la famille qui apparurent durant la scolarité de Sosso furent surmontées grâce à l'aide d'amis et de parents. Pendant ses années à l'école de théologie de Gori et plus tard au séminaire de Tiflis, Iosif bénéficia d'une aide de l'État et de la protection de bienfaiteurs bienveillants. En dépit de leurs modestes moyens, la mère et son fils étaient bien intégrés à leur petite communauté.

De nombreuses années plus tard, au cours d'un entretien, Staline se remémorait ainsi son enfance : « Mes parents étaient des gens sans éducation, mais ils ne m'ont jamais maltraité d'aucune façon⁶. »

Ces propos étaient-ils tout à fait sincères et Staline ne chassait-il pas de sa mémoire des souvenirs d'enfance pénibles ? Compte tenu du peu de documents disponibles, nous savons peu de chose sur les sentiments que Staline nourrissait à l'égard de son père qui mourut jeune. En revanche, il éprouvait une véritable affection pour sa mère ; celle-ci transparait dans les lettres qu'il lui adressa vers la fin de sa vie : « Bonjour, chère maman ! Comment vas-tu, comment te sens-tu ? Je n'ai pas de nouvelles de toi depuis longtemps – tu dois être fâchée contre moi, mais que faire ? Je suis tellement occupé. » « Bonjour, ma chère mère ! Je t'envoie un châle, une veste et des médicaments. Montre les médicaments au docteur avant de les prendre pour qu'il te donne la posologie⁷. »

Malgré l'ascension fulgurante de son fils, Keke resta vivre en Géorgie. Elle y mena une vie confortable et fut entourée de respect. Lorsqu'elle mourut, en 1937, Staline n'assista pas à ses obsèques. En effet, durant toute cette année-là, au paroxysme de la Grande Terreur, il ne quitta pas la capitale. Sur la couronne mortuaire de sa mère, Staline fit inscrire, en géorgien et en russe : « À ma chère mère bien-aimée, de la part de son fils Iosif Djougachvili (Staline)⁸. »

Staline savait en effet tout ce qu'il lui devait. Elle avait travaillé dur pour mettre son fils à l'abri du besoin et lui permettre de poursuivre des études ; elle avait aussi veillé sur lui chaque fois qu'il était tombé malade, comme lorsqu'il contracta la variole qui allait marquer son visage pour le reste de ses jours. Staline garda aussi toute sa vie les séquelles d'un banal accident : les médecins soignèrent mal son bras gauche qui resta de ce fait sérieusement handicapé. Staline souffrait d'une autre tare physique, congénitale celle-là : deux doigts de son pied gauche étaient soudés. Ce défaut n'était pas passé inaperçu parmi les garçons de son entourage, cruels entre eux comme tous les enfants de cet âge. Par contre, Sosso avait une excellente

mémoire, ce qui lui valait le respect de ses condisciples. Il est vain de rechercher dans l'enfance de Staline, aussi difficile fût-elle, l'origine de la cruauté dont il fit preuve par la suite.

L'échec du séminaire

La mère de Iosif, dont toute l'existence était tendue vers la réussite sociale de son fils, ne fut pas la seule à remarquer ses capacités intellectuelles. Quand vint le moment d'envoyer son fils à l'école, Keke sollicita l'aide de personnes bien disposées à leur égard et qui se rendaient compte que le garçon avait des capacités prometteuses. Son aspiration à le voir endosser l'habit ecclésiastique n'était pas infondée. Elle trouva des bienfaiteurs en la personne d'un prêtre dénommé Kristofor Charkviani et de sa famille, chez laquelle les Djougachvili louaient une chambre. Ceux-ci aidèrent Sosso à entrer à l'école de théologie de Gori. Les enfants Charkviani lui enseignaient le russe, la langue des études. Ces leçons permirent à Sosso d'entrer tout de suite au cours préparatoire – un succès qui marque sans doute un moment crucial dans la vie du futur leader. Le petit garçon, âgé de dix ans, franchissait le seuil décisif du monde russophone.

Sosso passa presque six années (de 1888 à 1894) à l'école de théologie de Gori, au cours desquelles la famille Djougachvili connut des bouleversements importants. Après de multiples querelles domestiques, Besarionis quitta Gori, abandonnant femme et enfant sans moyens de subsistance, et hypothéquant ainsi les chances de Sosso de poursuivre des études. Keke parvint cependant à trouver de l'aide, d'autant plus facilement que son fils réussissait brillamment en classe. Élève modèle, il obtint même une bourse. Sa mère veillait à ce qu'il ne souffrît pas d'un sentiment d'infériorité par rapport à ses camarades. Ainsi, il était toujours bien habillé en fonction de la saison.

Selon les souvenirs de ses anciens condisciples, Sosso se distinguait par son application et une grande appétence au travail. On appréciait aussi la façon dont il récitait les prières et chantait à la chorale. Son professeur de russe, que les enfants surnommaient entre eux le «gendarme», l'avait choisi pour l'aider à la distribution des livres⁹. Des dizaines d'années plus tard, en 1949, un autre de ses anciens professeurs, S. V. Malinovski, s'arma de courage et contacta son ancien élève: «À mon âge avancé, écrivait-il, je suis fier d'avoir contribué à la mesure de mes humbles moyens à votre éducation.» Ce faisant, Malinovski demandait à Staline qu'on lui accordât une pension personnelle «afin qu'au crépuscule de ma vie mes besoins élémentaires soient assurés et que je puisse mourir en me disant que mon Illustre Élève ne m'a pas abandonné dans la pauvreté¹⁰».

Nous avons la preuve que cette lettre parvint jusqu'à Staline. Par contre, nous ignorons si une aide fut accordée au vieux professeur.

Iosif obtint son diplôme de fin d'études en mai 1894. Y figurent son cursus et ses mentions. Le jeune homme décrocha la mention «Excellent» en conduite, ainsi qu'en «histoire sacrée», en catéchisme, en exégèse liturgique et en rituel ecclésiastique, en slavon, en géorgien, en géographie, en écriture et en chant liturgique. En grec et en arithmétique – ses points faibles –, il réussit quand même à obtenir la mention «Très bien». Ces bons résultats lui ouvrirent la porte du séminaire théologique de Tiflis¹¹. Malgré un programme d'études assez restreint, Sosso acquit de bonnes connaissances et compétences à l'école de Gori. Il y développa aussi une passion pour la lecture. Et plus important encore, il y acquit une excellente maîtrise de la langue russe. Les souvenirs de ses contemporains le décrivent comme un enfant actif et assez dominateur, ce que l'autorisait à faire son statut de brillant élève. Il semble d'ailleurs avoir gardé de bons souvenirs de cette époque et de ses

camarades d'école, puisque, plusieurs dizaines d'années plus tard, Staline se souviendra encore de certains d'entre eux et s'efforcera même de les aider. Dans son agenda en date du mois de mai 1944 – il avait alors 65 ans – Staline récapitulait : « 1- À mon ami Petia – 40 000. 2- 30 000 roubles à Gricha, 30 000 roubles à Dzeradze. Gricha ! Accepte ce petit cadeau de ma part... Bien à toi, Sosso¹². » Ces documents écrits en géorgiens laissent percer un élan de nostalgie de la part d'un vieil homme songeant avec tendresse à ses années d'adolescence.

Certains biographes prétendent, sans fondement, que l'insoumission de Iosif Djougachvili et sa rupture avec l'Église dateraient de ses premières années à Gori. Léon Trotski, l'un des premiers biographes de Staline (un biographe fort partial, on s'en doute) démontre que les anciens camarades de classe de Staline confondaient volontiers la période de Gori avec des événements qui s'étaient produits plus tard, à Tiflis¹³. L'appréciation, plus qu'élogieuse, des professeurs, et la recommandation qu'ils rédigèrent pour l'aider à intégrer le séminaire de Tiflis, sont la meilleure preuve de la conduite exemplaire du jeune Sosso et de son respect des règles.

En septembre 1894, après avoir réussi l'examen d'entrée, Djougachvili intégra le séminaire de Tiflis.

Ekaterina et son fils eurent de la chance là encore. Le séminaire privilégiait les étudiants nés dans la circonscription ecclésiastique ; les autres devaient payer des frais de scolarité. Mais grâce à son excellent dossier et à l'intervention d'amis et de parents, Djougachvili bénéficia gratuitement du gîte et des repas à la cantine du séminaire. Seuls les frais de scolarité et d'habillement restaient à sa charge¹⁴. L'ambitieux jeune homme perçut-il cette bourse comme une aumône humiliante faite à un étudiant pauvre ? Peut-être. Mais il est aussi possible qu'il ait vu dans cette aide de l'État une reconnaissance de sa réussite scolaire.

Le futur Staline passa plus de quatre années et demie au séminaire de Tiflis – de l’automne 1894 au mois de mai 1899. Après Gori, se retrouver dans une grande ville comme Tiflis n’allait sans doute pas de soi. Mais Iosif n’était pas seul. Il était accompagné d’un groupe d’amis de l’école théologique de Gori. En outre, il trouvait les cours assez faciles. La première année, il fut classé huitième de sa promotion et l’année suivante, cinquième. Quant à la conduite, il décrochait toujours la mention «Excellent¹⁵».

Cependant, derrière cette façade flatteuse se cachaient un sentiment d’insatisfaction et une insoumission qui allaient croissant. Même s’il est impossible de déterminer à quel moment Djougachvili prit ses distances et s’écarta du modèle de l’étudiant exemplaire, nous possédons deux documents qui éclairent les conditions de vie très difficiles du séminaire. Le premier est un témoignage de Staline lui-même. En 1931, dans un entretien avec l’écrivain allemand Emil Ludwig, il analysait en quoi la vie au séminaire l’avait poussé à la rébellion :

En signe de protestation contre le régime monstrueux imposé et les méthodes dignes des jésuites en vigueur au séminaire, j’étais prêt à devenir et je suis vraiment devenu un révolutionnaire, un adepte du marxisme et de son enseignement. Prenons par exemple la pratique de l’espionnage dans les dortoirs. À neuf heures, la cloche nous appelait pour le petit-déjeuner, nous nous rendions au réfectoire et de retour dans nos chambres, nous nous apercevions que durant notre absence, on avait fouillé tous nos placards¹⁶.

Un de ses camarades de classe confirme les dires de Staline et complète le tableau :

On nous conduisit dans un bâtiment de quatre étages et on nous casa dans un immense dortoir fait de chambres contenant chacune vingt à trente lits... La vie au séminaire était répétitive et monotone. Lever à sept heures du matin. La journée commençait par la prière obligatoire. Puis on nous servait du thé. Quand la cloche

sonnait, nous rejoignons nos salles de cours [...] Les cours se prolongeaient jusqu'à deux heures de l'après-midi, avec quelques rares pauses. À trois heures, nous passions à table. À cinq heures, après l'appel, nous étions autorisés à quitter le bâtiment. C'était comme si nous étions en prison. Nous devions encore assister aux vêpres et à huit heures, on nous donnait du thé. Puis, chacun rejoignait son dortoir pour y faire ses devoirs avant l'extinction des feux à dix heures¹⁷.

Le dimanche, seul jour qui rompait avec la monotonie de ce régime, n'était pas une journée plus distrayante pour autant car la messe était la seule occupation. La vie au séminaire était faite de surveillance permanente, de fouilles à répétition, de dénonciations et de punitions. Bien que l'éventail des disciplines enseignées fût plus large qu'à Gori – en plus de l'écriture, du chant religieux, de la philologie russe, du grec et du géorgien, le programme incluait l'étude de la Bible, l'histoire et les mathématiques – la vie intellectuelle était corsetée par le dogmatisme. On punissait sévèrement toute infraction au règlement comme la lecture d'ouvrages littéraires et la russification était imposée avec rigueur, ce qui blessait la fierté nationale des séminaristes géorgiens. Tout ceci suscitait parmi les étudiants un fort ressentiment, voire une révolte, comme ce fut le cas un an avant l'arrivée de Iosif au séminaire. Les séminaristes avaient alors boycotté les cours et exigé qu'on mît un terme à l'arbitraire des enseignants et qu'on renvoyât certains d'entre eux. La direction répliqua par la fermeture temporaire du séminaire et le renvoi d'un grand nombre d'étudiants.

Cette mise au pas explique sans doute l'absence de tout mouvement de protestation durant la période où Iosif fréquenta le séminaire. Le futur dictateur trouva un dérivatif dans la lecture de romans géorgiens qui mettaient en scène des héros romantiques luttant pour la Justice, comme ce personnage du roman d'Alexandre Kazbegi, *Le parricide*, l'intrépide

et noble redresseur de torts Koba, terreur des oppresseurs russes et des aristocrates géorgiens¹⁸. Koba devint le premier pseudonyme du futur dictateur, un surnom qui lui tenait à cœur et que ses plus proches compagnons d'armes lui attribuèrent toute sa vie durant.

La fascination de Djougachvili pour une littérature exaltant une révolte romantique aux relents de nationalisme géorgien le conduisit à s'essayer à la poésie. À la fin de sa première année au séminaire, il proposa quelques-uns de ses poèmes à la rédaction d'un journal géorgien qui accepta d'en publier cinq (entre juin et octobre 1895). Un sixième poème parut dans un autre journal l'été suivant. Ces poèmes, écrits en géorgiens, célébraient la patrie et le peuple. Ils furent traduits en russe quand Staline parvint au zénith de sa gloire, mais ne furent jamais publiés dans ses recueils d'œuvres choisies. Staline avait bien conscience que ses vers naïfs et quelconques ne collaient pas avec l'image qu'il voulait donner d'un homme tendu vers un seul but : le triomphe de la révolution.

Une alouette lançait son cri au plus haut des cieux
 Un rossignol joyeux lui répondit :
 Exulte Terre magnifique
 Exulte Terre géorgienne !
 Et vous, Géorgiens,
 Réjouissez votre Patrie en vous adonnant à l'Étude¹⁹ !

Ces mièvreries n'adoucissent certes pas l'image du dictateur. Ne reflètent-elles pas cependant les intentions pures du jeune séminariste mettant son inspiration au service de la patrie et du peuple ?

Durant sa troisième année au séminaire, les aspirations éthérées de Djougachvili trouvèrent un exutoire plus concret. Iosif se joignit à un groupe de discussion clandestin, organisé par quelques séminaristes. Il ne tarda pas à s'y imposer. On y

discutait d'ouvrages publiés, mais bannis par le séminaire. Le registre dans lequel l'administration consignait les écarts de conduite des séminaristes signale que Djougachvili avait dérogé au règlement en lisant des livres interdits comme les romans de Victor Hugo, à la fin de l'année 1896 et au début de 1897²⁰. À partir de la troisième année, les notes de Staline commencèrent à baisser et il fut de plus en plus souvent pris en infraction au règlement.

Et en effet, Iosif se radicalisait de plus en plus. Il cessa d'écrire des vers et se prit de passion pour la politique. Participer à un groupe de discussion ne le satisfaisait plus. Il voulait s'engager dans «quelque chose de concret». Son désir d'engagement le poussa vers les sociaux-démocrates, l'étude du marxisme et la fréquentation de groupes clandestins de cheminots. Selon sa biographie officielle, en août 1898, alors qu'il était encore inscrit au séminaire, Iosif adhéra à une organisation sociale-démocrate et fut chargé de la propagande auprès de petits groupes d'ouvriers. Il devait avoir à ce moment-là une connaissance assez superficielle du marxisme, mais cette théorie exerçait déjà sur lui une fascination bien réelle. Le jeune séminariste était visiblement séduit par la nature globalisante, quasiment religieuse dans son universalité, du marxisme. Cette théorie remplissait le vide laissé par ses aspirations religieuses déçues. La croyance que l'histoire de l'humanité était régie par des lois et que l'humanité progressait inexorablement vers le socialisme donnait tout son sens au combat révolutionnaire. D'ailleurs, le marxisme ne fascinait pas seulement le jeune Djougachvili. Il se répandait comme une traînée de poudre.

Les révolutionnaires et autres insoumis un peu plus âgés que lui, venus à Tiflis de tous les coins de Géorgie, eurent aussi une grande influence sur Iosif. Le plus connu d'entre eux, Lado Ketskhoveli, bien qu'encore jeune, avait déjà acquis une certaine notoriété dans les milieux révolutionnaires. Après

avoir été exclu du séminaire de Tiflis, Ketskhoveli était entré au séminaire de Kiev où il n'avait pas tardé à être arrêté pour détention de littérature illégale. Seule l'amnistie générale décrétée à l'occasion du couronnement du tsar Nicolas II lui évita une condamnation. Il revint alors à Tiflis avant de se rendre à Bakou, où il mit sur pied une imprimerie clandestine. En 1903, il fut abattu par un gardien de prison, mais la rumeur se répandit qu'il avait été tué pour avoir déclamé des slogans révolutionnaires. Ketskhoveli incarnait le genre d'homme d'action que Iosif rêvait de devenir²¹.

Le comportement de Iosif durant sa dernière année de séminaire (1898-1899), au cours de laquelle son engagement dans le mouvement social-démocrate s'ancre davantage, témoigne clairement de sa volonté de couper les ponts avec le passé. Toute la révolte accumulée et tenue en bride durant ses années à Tiflis remonta à la surface. Le registre administratif du séminaire a consigné les différentes étapes de cette rébellion. En septembre, Staline fut surpris en train de lire des passages de livres interdits à ses condisciples. En octobre, il fut mis à trois reprises au cachot pour avoir manqué la messe, s'être mal tenu durant le service religieux et être rentré en retard après une permission de sortie. Au cours des mois suivants, mises à l'isolement et punitions diverses se succédèrent²².

En janvier 1899, à la suite d'un sérieux conflit avec l'administration, Iosif se vit interdit de sortie durant un mois entier. L'historien Alexandre Ostrovski met cette punition sur le compte d'un épisode évoqué en 1939²³ dans ses Mémoires par l'un des camarades de classe de Iosif. D'après son auteur, un surveillant avait fouillé les affaires de Djougachvili et avait mis la main sur des ouvrages interdits. Sur ces entrefaites, un autre séminariste, un certain Kelkabiani, se serait alors jeté sur le surveillant et lui aurait arraché les livres des mains. Avec l'aide de Djougachvili, Kelkabiani aurait réussi à prendre la fuite²⁴.

Néanmoins, le registre de l'administration pour l'année 1899 donne une version très différente de cet incident²⁵. La perquisition des affaires de Kelkabiani permit de découvrir un cahier contenant des extraits d'ouvrages interdits copiés de la main de Kelkabiani. Le surveillant refusant de rendre à Kelkabiani son cahier, celui-ci s'en empara et le jeta dans les toilettes. Le recteur du séminaire, immédiatement informé de cet incident, ordonna de mettre Kelkabiani au cachot durant plusieurs heures. Toujours selon le registre, «Kelkabiani exprima de vifs remords». Il reconnut sa faute et demanda pardon. Aucune mention n'est faite d'une quelconque participation de Djougachvili. Tout ce que l'on sait, c'est qu'en janvier 1899, Djougachvili fut interdit de sortie pour une durée d'un mois, et Kelkabiani exclu du séminaire²⁶. Ces sanctions différentes suggèrent que Iosif fut puni pour une autre infraction au règlement ou pour n'avoir joué qu'un rôle mineur dans l'escamotage du cahier.

En juin 1951, Kelkabiani écrivit à son ancien camarade de classe :

Camarade Sosso ! Si tu savais dans quelle misère je suis aujourd'hui, je suis certain que tu ne m'abandonnerais pas dans cet état. Je suis vieux maintenant, je n'ai pas de revenus et je manque de tout. Camarade Sosso, tu m'es en quelque sorte redevable: tu te souviens sans doute comment j'ai arraché des mains du surveillant les livres interdits qui avaient été trouvés dans ton tiroir au cours d'une fouille. Ce pourquoi je fus chassé du séminaire. [...] Ne pense pas un seul instant que je me vante de cette action, bien sûr. C'est la misère qui a fait remonter cet épisode à ma mémoire. Aide-moi, camarade Sosso²⁷ !

Cette lettre parvint à Staline, mais rien n'indique que ce dernier ait répondu favorablement à l'appel à l'aide de Kelkabiani. Néanmoins, cette lettre jette un éclairage sur l'incident de 1899. Kelkabiani avait sans doute dû lire le texte

publié en 1939 décrivant «l'action héroïque» du futur Staline et il n'en réfutait aucun point. Le cahier confisqué est bien identifié comme «écrit interdit» et a bien été trouvé parmi les affaires de Djougachvili plutôt que dans les affaires de Kelkbiani. Cependant, il apparaît que c'est bien lui, sans l'aide du «camarade Sosso», qui a arraché des mains du surveillant le cahier compromettant, et qui a sorti le futur Staline d'une situation délicate. Ce fait n'a pas été rapporté dans le registre du séminaire parce qu'il n'avait pas été établi alors à qui appartenait le fameux cahier. En tout état de cause, il apparaît que Iosif n'avait pas brillé par son courage. De toutes les légendes qui contribuèrent à bâtir le culte de Staline, «l'affaire du cahier» est la plus bénigne.

Cet incident mis à part, Djougachvili avait commis bien assez de péchés aux yeux de l'administration pour être *persona non grata*. Il fut exclu du séminaire en mai 1899, sous le prétexte de ne s'être pas présenté aux examens. Curieusement, le certificat qui lui fut remis après son exclusion, attestant qu'il avait suivi quatre années d'études au séminaire de Tiflis, fait état d'excellentes notes de conduite²⁸. Les biographes de Staline ont abondamment commenté les circonstances obscures de son renvoi du séminaire. Staline a toujours prétendu, quant à lui, qu'il avait été exclu pour «propagande marxiste». Au cours d'un entretien, sa mère Ekaterina déclara qu'elle avait retiré son fils du séminaire «à cause de son mauvais état de santé²⁹». Il y a probablement une part de vérité dans chacune de ces deux versions. L'administration du séminaire avait peut-être voulu se débarrasser d'un élément perturbateur sans faire de vagues et Iosif aurait simplement quitté le séminaire avec «l'accord de l'administration» et un certificat attestant qu'il avait bien achevé quatre années d'études. Dans ce cas, en invoquant la mauvaise santé de son fils auprès de l'administration, il est possible que la mère de

Iosif ait joué un rôle dans ce compromis. En fin de compte, si Iosif fut effectivement chassé, il le fut discrètement, ce qui lui laissait toujours la possibilité d'être réintégré à condition de faire amende honorable.

Clandestinité, prison, exil

Le certificat délivré par le séminaire donnait à Iosif Djougachvili la possibilité d'enseigner les matières religieuses à l'école élémentaire³⁰. Mais Iosif ne souhaitait pas rentrer dans le rang. À la fin de l'année 1899, il fut embauché, grâce à l'appui d'amis, à la station météorologique de Tiflis, où il fut chargé d'enregistrer les données des appareils de mesure. Ce travail le contraignait à vivre sur place, mais lui assurait le gîte et le minimum vital.

Tout en travaillant, il continua à fréquenter les groupuscules révolutionnaires et s'engagea rapidement dans l'aile la plus radicale de l'organisation sociale-démocrate de Tiflis qui se détournait de l'action légale pour privilégier l'organisation de grèves et de manifestations interdites. Vu son passé d'insoumis au séminaire et son amitié avec des révolutionnaires comme Lado Ketskhoveri, il n'est guère étonnant que Staline ait choisi la voie la plus radicale.

Au cours des années 1900-1901, une vague de grèves, suivie de répression, déferla sur Tiflis. Menacé d'arrestation, Djougachvili quitta son poste à la station météorologique et entra dans la clandestinité. Ce faisant, il devenait un révolutionnaire à part entière.

Quel que soit leur parcours personnel, les révolutionnaires russes avaient un point commun. Leur haine de l'ordre existant et leur volonté farouche de le combattre les avaient conduits à rompre avec la vie de tout un chacun et à entrer dans la clandestinité. L'autoritarisme du régime tsariste et les

injustices sociales constituait un terreau favorable à la révolte. De plus, la persécution dont les révolutionnaires étaient l'objet ne faisait que les radicaliser toujours davantage. La haine ressentie par Iosif Djougachvili devant l'arbitraire et l'obscurantisme qui régnaient au séminaire était encore exacerbée par l'influence et les actions de camarades plus expérimentés engagés dans la voie de la révolution bien avant lui. Son engagement procédait à la fois de son caractère et du milieu dans lequel il avait grandi. Et avec l'origine sociale qui était la sienne, il avait peu à perdre.

Cherchant à comprendre l'origine de l'insoumission et de la dureté de Staline, de nombreux historiens ont mis en avant le climat sociopolitique qui régnait dans ces confins d'Empire. Alfred Rieber a même caractérisé Staline comme un « homme des confins³¹ ». La personnalité de Staline se serait forgée dans ce creuset de tensions sociales et ethniques qu'était alors le Caucase, région qui avait vu émerger des enclaves industrielles sur fond de traditions claniques. Pour Jorg Baberovski, Staline et ses compagnons « ont introduit dans le Parti la culture de violence qui imprégnait les confins caucasiens, la tradition de la vendetta et une conception archaïque de l'honneur³² ».

Boris Nikolaïevski, un social-démocrate contemporain de Staline, qui allait par la suite devenir un historien reconnu, partageait déjà ce point de vue. Avant la révolution, Nikolaïevski avait vécu en Transcaucasie et avait même eu l'occasion de rencontrer Djougachvili. Il décrit le futur dictateur comme un homme « exceptionnellement violent et vindicatif », prêt à recourir « aux mesures les plus extrêmes » dans sa lutte pour le pouvoir. Cela dit, nombre d'opposants à Djougachvili au sein du mouvement social-démocrate, étaient faits de la même étoffe. Selon Nikolaïevski, le comportement de Staline résultait « de la contamination par les mœurs caucasiennes du fonctionnement interne du Parti³³ ».

On peut certes invoquer une mentalité marquée par l'histoire tragique des confins de l'Empire russe. Mais tout l'Empire russe n'était-il pas lui-même une vaste zone de tensions et de fractures ? Entre l'Asie et l'Europe, entre les promesses de modernisation et la destruction du mode de vie traditionnel, entre les villes et les campagnes, entre l'autoritarisme et les aspirations démocratiques, entre l'obscurantisme du régime et la cruauté des révolutionnaires. Les spécificités évoquées plus haut, pour autant qu'elles relèvent d'une culture caucasienne, doivent être resituées dans le contexte de la culture de violence et d'extrémisme propre à la Russie. Un tel contexte n'exonère évidemment pas le jeune Djougachvili de la responsabilité de ses choix.

Les révolutionnaires ne sont pas tous taillés sur le même modèle. Nombre d'entre eux se lancent dans le combat avec l'ardeur de la jeunesse et poussés par la recherche de sensations fortes. Ces motivations étaient probablement étrangères à Staline, même si elles ne sont pas non plus à exclure complètement. Le futur dictateur était plutôt révolutionnaire par calcul, agissant avec méthode, persévérance et prudence. Un révolutionnaire de la trempe de ceux qui, une fois la révolution menée à son terme, cueillent les lauriers de la victoire. Un de ceux qui trouvent le juste équilibre entre l'action et la prudence, la passion et le cynisme, pour finalement sortir indemnes des innombrables écueils semés sur le chemin de la révolution.

Un rapport des archives de la police locale sur les activités de l'organisation sociale-démocrate de Tiflis décrit Iosif Djougachvili comme « un individu extraordinairement prudent, qui regarde sans cesse derrière lui³⁴ ». Ainsi, il s'arrangea pour éviter d'être arrêté au moment où de nombreux autres membres de l'organisation étaient en prison, et tira avantage de cette situation pour continuer son ascension.

Fuyant la police, il quitta Tiflis pour Batoum, un des principaux centres de l'industrie pétrolière de l'Empire russe. Là, chargés de la propagande auprès des ouvriers, ses condisciples et lui les poussèrent à multiplier les grèves et les manifestations. La réaction du gouvernement fut impitoyable. Le 9 mars 1902, les troupes ouvrirent le feu sur les ouvriers qui avaient pris d'assaut une prison où nombre de leurs camarades étaient internés. Treize personnes au moins furent tuées et des dizaines d'autres blessées. La vague de violence se propagea dans toute la ville et Djougachvili, l'un des organisateurs de la manifestation, n'échappa pas, cette fois, à l'arrestation.

Mais pour éviter une condamnation, Djougachvili nia toute responsabilité et prétendit ne pas avoir été présent à Batoum durant la période qui avait précédé l'assaut. De sa prison, il écrivit à sa mère, à ses amis et à ses parents pour leur demander de lui fournir un alibi en attestant, sous faux serment, qu'il était arrivé à Gori avant la mi-mars³⁵. L'une de ses missives tomba cependant entre les mains de la police. Malgré cela, la police de Batoum ne fut pas en mesure de prouver que Djougachvili était directement impliqué dans l'organisation de l'assaut de la prison ; par contre, en enquêtant sur son passé, les policiers mirent en lumière ses activités révolutionnaires à Tiflis. L'enquête dura longtemps. Pendant ce temps, du fond de sa cellule, Iosif s'évertuait à trouver une issue. En octobre et novembre 1902, à son septième et huitième mois de détention, il envoya deux requêtes aux services du gouverneur du Caucase. Invoquant une « aggravation d'une toux rebelle et la situation de [sa] vieille mère restée sans aide, abandonnée par son mari depuis douze ans et dont [il] était l'unique appui », il demandait à être relâché et acceptait d'être placé sous contrôle judiciaire. « Je supplie les services du gouverneur de répondre favorablement à ma requête. » En janvier 1903, Ekaterina, de son côté, tenta aussi une démarche auprès des autorités pour

que son fils soit libéré; dans cette lettre, écrite en russe, mais signée en géorgien, elle déclarait que son fils «étant le seul soutien de la famille, n'avait eu ni le temps ni l'occasion de participer à des conspirations et de perturber l'ordre public³⁶».

Ces démarches échouèrent, et Iosif resta en prison encore plusieurs mois, souffrant de privations. Ce n'est qu'à l'automne 1903, un an et demi après son arrestation, qu'il est finalement envoyé en exil en Sibérie orientale. Très rapidement, dès le début de l'année 1904, Iosif prend la fuite – il n'était pas rare en effet que les révolutionnaires s'enfuient de leur lieu d'exil étant donné la surveillance très relâchée dont ils faisaient l'objet, même si cette fuite exigeait une préparation méticuleuse et de l'endurance physique. Quoiqu'il en soit, pour Djougachvili, ce premier séjour en exil fut riche d'expériences qu'il saura mettre à profit plus tard, en d'autres circonstances.

Tout laisse à penser que, durant les premiers mois qui suivirent son retour en Transcaucasie, Djougachvili fut suspecté d'être un agent double³⁷. La vague d'arrestations visant les sociaux-démocrates qui s'abattit sur la région jeta le doute sur lui. Néanmoins, le manque de militants joua en faveur de son ascension au sein du mouvement clandestin et il gravit un à un les échelons jusqu'au comité dirigeant de l'organisation sociale-démocrate transcaucasienne. Il doit alors son succès à une intense activité dans la clandestinité et à sa capacité à rédiger des textes enflammés. Quant aux rumeurs d'une collaboration avec la police, elles ne tinrent pas longtemps.

Pendant les deux années que Djougachvili passa en prison et en exil, le parti social-démocrate de Russie avait connu des changements majeurs. Formellement parti unique, il était en réalité divisé entre partisans de Lénine – les bolcheviks – et une branche plus modérée, les mencheviks. Lénine prônait la création d'un parti clandestin, militant et cohérent, bras armé

de la révolution. Selon lui, les ouvriers, principal levier de la révolution, étaient incapables, par eux-mêmes, de théoriser l'action révolutionnaire. Ils avaient besoin d'être guidés par des révolutionnaires professionnels. Les discours de Lénine visaient à hâter le déclenchement de la révolution et à accélérer «la marche de l'Histoire». Les mencheviks, pour leur part, souhaitaient un parti moins rigide et ouvert autant aux sympathisants qu'aux activistes. Quant aux ouvriers, les mencheviks les tenaient davantage en estime et ne se considéraient pas comme des pédagogues de la révolution. Cette approche procédait naturellement de l'intime conviction que le processus révolutionnaire suivrait une évolution graduelle et naturelle, à mesure que les conditions préalables et objectives pour l'avènement du socialisme se mettraient en place. Par tempérament, Djougachvili était plus enclin à adopter le point de vue de Lénine, à adhérer à son radicalisme et à répondre à son appel à l'action. De plus, en tant que représentant de l'intelligentsia du parti, Djougachvili faisait volontiers sienne l'idée que le mouvement ouvrier avait besoin d'être conduit par des révolutionnaires professionnels³⁸. Être des leaders, montrer le chemin aux masses, n'était-ce pas là le rôle spécifique de l'intelligentsia dans le processus révolutionnaire? Nombre des articles que Djougachvili rédigea à cette époque sont consacrés à promouvoir les idées de Lénine.

La première révolution russe de 1905 accentua, dans un premier temps, le désaccord entre bolcheviks et mencheviks, mais finit par rapprocher les deux camps. En effet, ils avaient en face d'eux un ennemi commun, le gouvernement tsariste, et subissaient de plus en plus fortement la violence et la brutalité du régime autocratique. En Transcaucasie, la situation, exacerbée par des rancœurs sociales et ethniques, était particulièrement tendue. Comme il en avait l'habitude, le gouvernement n'hésita pas à faire usage de la force. En

Dans la même collection

Marta Craveri, Anne-Marie Losonczy, *Enfants du Goulag*, 2017.

Sophie Delaporte, *Visages de guerre. Les gueules cassées de la Grande Guerre à l'Afghanistan*, 2017.

Anouche Kunth, *Exils arméniens. Du Caucase à Paris*, 2016.

Paul Preston, *Une guerre d'extermination. Espagne 1936-1940*, (trad. de l'angl. par P. Hersant), 2016.

Sofia Tchouikina, *Les gens d'autrefois. La noblesse russe dans la société soviétique*, 2017.